

# Apprendre à écrire (de la littérature)

Les Ateliers de la NRF, Les Mots, The Artist Academy... Qu'ils soient organisés en présentiel ou à distance, **les ateliers d'écriture** rencontrent un **succès grandissant**. Décryptage du phénomène, du point de vue des **auteurs accompagnants**.

Par **Estelle Spoto**

**L**a visio est programmée à 18h30 et 164 personnes sont connectées. Depuis les quatre coins de la France métropolitaine, mais aussi de l'île Maurice, de La Réunion, de Tahiti, et au-delà, de Casablanca, du Québec ou encore du Guatemala. L'intitulé de ce live accessible gratuitement: «Les secrets des plus grands auteurs pour écrire et finir son livre», avec au programme les bons conseils d'Eric-Emmanuel Schmitt, Raphaëlle Giordano ou Douglas Kennedy. De l'autre côté de l'écran, c'est Sophie de Parseval qui se chargera de transmettre les précieuses recommandations des auteurs. En 2018, elle a fondé avec deux collègues The Artist Academy, «une académie d'écriture pensée pour ceux qui doutent autant que pour ceux qui écrivent déjà». Le concept s'inspire de la plateforme américaine masterclass.com: des masterclasses données en distanciel par de grands noms. L'exposé commence par des statistiques d'un sondage réalisé pour *Le Figaro littéraire* en 2022: 12 millions de Français, soit un Français sur quatre, rêvent d'écrire un livre. Et 5% sont déjà passés à l'acte. Mais «90% abandonnent en cours de route», relève Sophie de Parseval. Depuis sa création, *The Artist Academy* a accompagné 60.000 personnes jusqu'au bout de leur projet d'écriture et se targue d'être à l'origine de plusieurs centaines de livres publiés.

«Oui, tout le monde peut écrire. Oui, l'inspiration, ça se travaille. Oui, les techniques et méthodes d'écriture, ça s'apprend», martèle la cofondatrice. On retrouve le même credo chez Les Mots, l'école de la rue Dante, à Paris, fondée en 2017 par l'auteur Alexandre Lacroix et Elise Neubout, qui propose un mélange d'ateliers en présentiel et à distance, accompagnés par Vanessa Springora, Thomas B. Reverdi, Julia Kerninon ou Frédéric Paulin, parmi bien d'autres: «On l'a créée avec une idée simple: écrire, ça s'apprend. Pas comme un don tombé du ciel, mais comme quelque chose de vivant,

qui circule, qui se partage, qui se travaille... ensemble», affirme le duo fondateur. Au compteur à ce jour: 20.000 participants et une soixantaine de livres publiés par d'anciens «élèves».

## **Creative writing**

«Ecrire, ça s'apprend»: c'est aussi avec cette conviction que l'autrice belge Caroline De Mulder (*Manger Bambi*, *La pouponnière d'Himmler...*) a lancé il y a quelques années, à l'université de Namur, où elle était déjà professeure de littérature, le cours optionnel *Ecritures fictionnelles*, des ateliers alliant théorie et pratique autour de la nouvelle, destinés aux étudiants en lettres. «Je trouvais intéressant d'aborder la littérature un peu différemment, de l'intérieur, expliquait-elle. Le cours permet de parler de ce genre spécifique qu'est la nouvelle, des différences avec le roman, de proposer des exemples de grands auteurs, mais aussi de faire rentrer les étudiants eux-mêmes dans ce genre-là, par l'écriture.»

Si, dans les universités de Belgique et en Europe en général, la démarche est nouvelle, elle est solidement ancrée dans le monde anglo-saxon. «Le *creative writing* existe depuis très longtemps aux Etats-Unis, poursuit Caroline De Mulder. On trouve des masters en écriture créative dans toutes les universités, avec des ateliers proposés par des auteurs. En France, c'est relativement nouveau, mais des masters sont déjà organisés à Paris, Valenciennes et Aix-en-Provence.»

Caroline De Mulder, qui ouvre cette année à Namur un deuxième cours centré sur la forme longue, a également intégré l'équipe pédagogique du master Textes et création littéraire à La Cambre, créé en 2020. «A La Cambre, l'approche est très différente, beaucoup plus proche d'un encadrement que d'un cours ex cathedra. On est dans une école d'art, avec des étudiants sélectionnés sur concours, plus âgés qu'à Namur. Quand on demande aux étudiants de produire un texte, ●●●



«Je leur dis qu'il ne faut  
pas faire "littéraire" pour  
écrire de la littérature.  
J'essaie de les amener  
à trouver une voie.»



●●● ils ont souvent le réflexe d'écrire comme au XIX<sup>e</sup> siècle, avec du passé simple et des mots alambiqués. Je leur dis qu'il ne faut pas faire "littéraire" pour écrire de la littérature. J'essaie de les amener à trouver une voie. J'aime beaucoup ce processus d'accompagnement. C'est une manière de partager ma passion pour la littérature et c'est, au fond, très compatible avec le fait d'écrire soi-même.»

### Le syndrome de l'imposteur

Dans son livre, Sophie de Perseval pointe plusieurs raisons aux abandons d'un projet d'écriture: fragilité des motivations, manque de maîtrise des techniques et de méthode et, surtout, un sentiment de non-légitimité qui bloque la créativité.

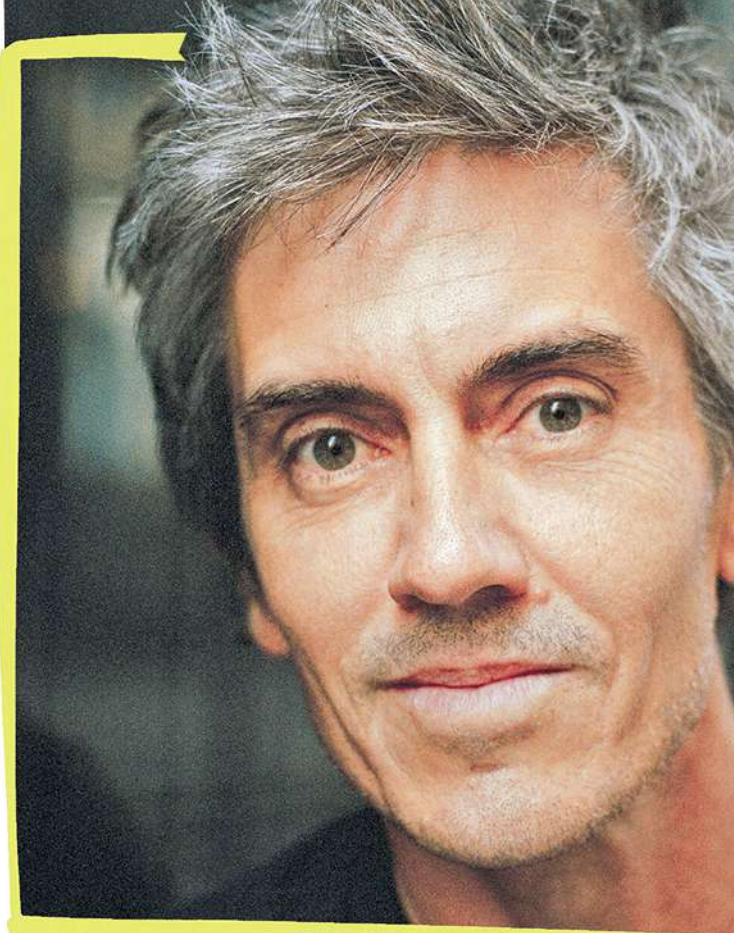
Car une formation à l'écriture littéraire dans le cadre d'études supérieures est une chose, et un atelier d'écriture ouvert à tout un chacun en est une autre. «Lors du tout premier atelier que j'ai mené, j'ai été frappée par le syndrome d'imposteur de toutes les femmes présentes. Elles étaient toutes très brillantes, mais toutes étaient convaincues de ne pas l'être», raconte l'autrice Samantha Bailly, qui a publié son premier roman à 17 ans, s'est consacrée à plein temps à l'écriture en 2012 avant de lancer avec son mari, à l'été 2021, Parenthèse, un lieu dans la forêt d'Orléans qui accueille des retraites créatives dans différents domaines artistiques, dont l'écriture. «J'ai compris que l'enjeu était de créer une zone de sécurité psychologique pour que ces femmes repartent au bout de la semaine avec davantage de confiance en elles. Cinq ans plus tard, certaines en sont à leur quatrième ou cinquième retraite avec moi et, avec elles, je peux aller beaucoup plus en profondeur dans la technique, les pousser dans leurs retranchements, justement parce qu'on a déjà fait ce travail de sécurisation, de confiance en soi.»

### Précarité

Si Samantha Bailly a vécu de sa plume pendant 10 ans, le projet Parenthèse lui a permis de sortir de l'angoisse permanente qu'engendrait son statut d'autrice. «Le plus dur, c'était la précarité constante, explique-t-elle. Ça m'a beaucoup abîmée, ce stress, latent pendant 10 ans. C'est lié à la protection sociale de mon métier, à l'absence de véritable statut, parce que la France est restée dans une représentation extrêmement romantisée de la création. C'est pour cela que je me suis engagée syndicalement et socialement sur ces sujets-là. Ça m'a permis de comprendre les raisons systémiques et idéologiques de cette précarité. Les créateurs et créatrices qui donnent des ateliers chez nous sont rémunérés selon les normes syndicales et ça représente pour eux un complément de revenus significatif. Certains sont mieux payés avec les cinq jours où ils travaillent ici qu'avec un à-valoir de leur prochain livre (*NDLR: l'avance payée par la maison d'édition sur les droits d'auteur*).»

«En Belgique et dans pas mal de pays, on est condamnés à être des écrivains amateurs», tel est le constat posé par Eva Kavian, fondatrice de l'asbl Aganippé, qui écrit depuis son plus jeune âge et a commencé à donner des ateliers d'écriture quand personne n'en faisait, dans les années 1980, à 21 ans, d'abord en tant qu'ergothérapeute dans un hôpital psychiatrique, avant de devenir, plus tard, autrice (*Autour de Rita, Trois siècles d'amour, Le square des Héros...*). Il faut être réaliste, dit-elle, je gagne plus facilement ma vie en m'occupant de l'écriture des autres qu'en écrivant moi-

**«Il faut y croire et transmettre cette foi qu'on a soi-même dans le texte que d'autres sont en train d'écrire.»**



même. Parmi les écrivains belges, Amélie Nothomb est sans doute la seule à vivre de son métier d'écrivaine. La plupart ont un boulot à côté, ou un conjoint riche, ou sont pensionnés. Même les Belges qui sont publiés en France dans les grandes maisons ne vendent pas assez pour en vivre.» Eva Kavian fait le calcul: «Combien faut-il

pour vivre simplement? 2.000 net par mois, 24.000 par an. Pour avoir 24.000 euros de droits d'auteur, on peut déjà se lever tôt. Un livre avec un succès honorable se vendra entre 1.500 et 5.000 exemplaires. Et sur chacun, l'auteur gagnera peut-être un euro. Donc 5.000 euros. Ça ne fait pas l'année. A côté de ça, il y a les bourses d'écriture, les conférences, les rencontres... Mais il vaut quand même mieux avoir un travail à côté. Et l'énergie

qu'on met dans ce travail, on ne peut pas la mettre dans sa création, qui se retrouve dès lors cantonnée aux heures de loisirs. Comme je le disais, on est condamnés à être des amateurs.»

### Générosité

Selon Eva Kavian, s'il faut avoir soi-même un chemin d'écriture pour mener un atelier –«avoir été confronté à ses propres difficultés dans la construction d'un texte ou d'un personnage, dans la distance entre soi et le texte, dans la capacité de le regarder, de le retravailler»–, il ne faut pas forcément être un écrivain publié. Et, à l'inverse, «il y a de très bons écrivains qui animent mal.» Le danger? Le piège du narcissisme. «Certains auteurs ont tendance à faire tourner l'atelier autour d'eux-mêmes, de leurs œuvres, de leurs expériences, de leurs goûts. Avec le risque de formater les textes qui sortent de leur atelier. Quand on anime, il faut vraiment se mettre au service de l'écriture des autres. Et donc, pour moi, les écrivains qui en sont capables sont fondamentalement généreux. Mais ça reste fascinant de voir naître des écrivains, de voir des participants qui publient, ou des gens

L'écrivain Sylvain Prudhomme fait partie des auteurs qui encadrent les prestigieux Ateliers de la NRF.

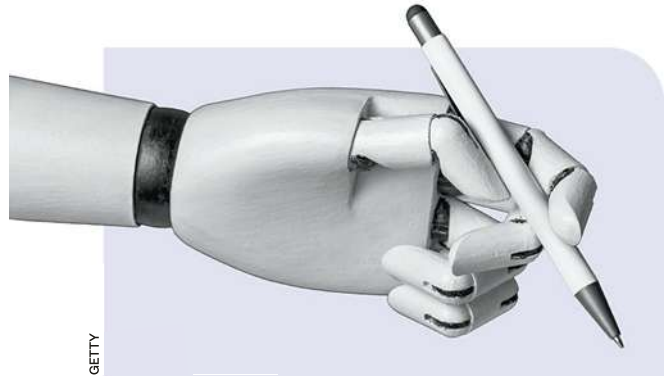
M. ZAZZO

qui arrivent en disant qu'ils n'ont pas d'imagination, pas d'idées, mais qui aimeraient écrire et qui, après quelques séances, produisent des choses parfois vraiment magnifiques. C'est fascinant d'être à la genèse de cela.»

«Pour moi, la chose vraiment importante, c'est d'avoir le goût de la rencontre, d'aimer voir se déployer le chantier d'autres personnes que soi-même. Il faut avoir, je pense, un rapport de sincère émerveillement pour des textes qui sont en train de naître, explique pour sa part l'écrivain Sylvain Prudhomme (*Les grands, Légende, Par les routes...*), qui a mené ses premiers ateliers il y a une quinzaine d'années et figure aujourd'hui parmi les animateurs des prestigieux Ateliers de la NRF – les ateliers d'écriture des éditions Gallimard, lancés dès 2012 et organisés uniquement en présentiel – aux côtés, la saison prochaine, de Maylis de Kerangal, Jean-Baptiste del Amo ou encore Jakuta Ali-kavazovic. Il faut y croire et transmettre cette foi qu'on a soi-même dans le texte que d'autres sont en train d'écrire. Parce que c'est pour beaucoup une affaire de confiance. Je crois que je n'animerais pas d'ateliers d'écriture si je ne me trouvais pas bloqué moi-même face à mes propres textes, à essayer de comprendre où est le nœud, comment améliorer le texte, comment le faire accélérer, l'intensifier, le charger de plus d'enjeux. Avec l'expérience, on s'habitue quand même à voir plus vite ce qui ne va pas, et il faut aussi avoir la franchise de le dire. Une franchise bienveillante, une franchise alliée. Et d'ailleurs, les participants sont demandeurs de vrais retours.»

Face à la multiplication des ateliers et des écoles, Sylvain Prudhomme, qui fera partie de la rentrée littéraire de septembre avec son nouveau roman *De l'autre côté du lac* (aux éditions de Minuit), se réjouit: «Je voudrais que tout le monde écrive. Je pense que ça aide à mettre de l'ordre dans ses pensées, ça enrichit ce qu'on vit, ça vient intensifier la vie. On vit mieux quand on écrit, je le pense profondément. Donc je me réjouis qu'il y ait ce désir d'écrire.» ●

## → ET AVEC L'IA?



Si les organisateurs n'ont pas l'air de penser que l'arrivée des IA génératives fait baisser la fréquentation de leurs ateliers d'écriture, il est certain que de nombreux écrivains en herbe consultent les intelligences artificielles pour les aider. François, 47 ans, hésitait depuis des années à se lancer dans l'écriture et c'est en recourant à l'IA qu'il a pu concrétiser son projet de roman de science-fiction. «J'avais plein d'idées, mais ça manquait de liens, explique-t-il. Par curiosité, j'ai mis sur prompt mon squelette d'histoire et demandé à l'IA si elle pouvait agencer ces idées pour en faire une intrigue cohérente. J'utilise le modèle d'Anthropic, principalement pour me donner des idées, en association avec Gemini, qui est très bien pour les corrections orthographiques et syntaxiques et pour éviter certaines lourdeurs. L'IA m'a aidé à vérifier la cohérence des personnages et la caractérisation des dialogues. Elle se trompe parfois, mais la plupart du temps, elle a raison et indique les passages qui sont problématiques. Par exemple, probablement comme tous les débutants, j'avais fait l'erreur de mettre beaucoup trop d'adjectifs. L'IA m'a mis le nez dessus, comme l'aurait fait un prof. Ça m'a permis aussi de vérifier facilement toutes sortes d'assises scientifiques pour mon histoire, pour rester dans la limite du plausible. Ça permet d'étoffer son monde sans être délirant. Autre avantage, avec l'IA, le syndrome de la page blanche n'existe pas. Quand on coince, l'IA débloque facilement, elle propose des choses auxquelles on n'aurait jamais pensé. Ce n'est pas toujours bon, c'est souvent plat, mais ça met sur une piste.»

En revanche, pour l'écriture elle-même, mieux vaut se débrouiller tout seul, affirme François. «On voit de plus en plus de romans d'auteurs inconnus – des pseudos – qui sortent sur Amazon et qui puent l'IA à plein nez: répétitions de morceaux de dialogues et de scènes, absence de vrais conflits entre les protagonistes, intrigues cousues de fil blanc... C'est imbuvable. Mais la quantité est telle qu'Amazon a imposé trois jours d'intervalle par auteur entre deux productions. Dans les maisons d'édition spécialisées en science-fiction, ils sont tellement saturés de manuscrits écrits par des machines que leurs délais de réponse s'allongent ou qu'ils décident de ne plus accepter de nouveaux envois. C'est un vrai problème.» Au-delà de ces avantages et désavantages, Eva Kavian, qui anime des ateliers d'écriture depuis 40 ans, rappelle utilement qu'«Écrire, lire, c'est être en lien. Faire écrire, participer à un atelier d'écriture, c'est être en lien. Aucune IA n'offre cela. Et selon moi, si les ateliers en ligne y prétendent – au lien – jamais cela n'atteindra ce que ce lien apporte dans l'atelier en présentiel.» ●